



COREB – Conférence des Religieuses/Religieux en Belgique

Rue du Progrès 333/4 - 1030 Bruxelles
Tél./Fax 02 274 14 53

Président : president.coreb@gmail.com
Secrétariat : coreb.secretariat@gmail.com

ASSOEC – Association des Ecoles Congréganistes Secrétariat : assoec.secretariat@gmail.com
Site web : www.assoec.be

ASSOEC-INFOS Numéro 5

Prière pour le temps de Noël

Quittons l'usage, l'usure, la routine.

Délestons-nous du passé pour oser bondir, nous ouvrir à l'annonce inouïe : Il va venir.

La promesse telle un jet de lumière, un ferment de vie, une parole qui lève et fait se lever en nous le meilleur.

La nuit n'est pas noire, elle inaugure.

Tout commence et recommence.

Joyeux Noël



Bonne année 2014

Fruit de la patience, longue attente, infinie constance à travers les siècles, le voici venu à nous, cette nuit de Noël.

L'action de grâce nous monte aux lèvres.

Le verbe s'est fait chair.

Incarner son amour à notre tour : comment vivrons-nous ce défi insensé au fil de nos jours ordinaires, décharnés ?

Tu es là,
Tu nous tends la main.

Colette Nys-Masure
Noël en ce monde

L'assemblée générale de l'ASSOEC aura lieu
le mercredi 12 mars 2014 au Mont de la Salle à Ciney.

Nous accueillerons le Père Jean-Marie PETITCLERC, prêtre salésien, polytechnicien, éducateur spécialisé et expert des questions d'éducation des jeunes en difficulté.

Nous vous invitons à lire l'entretien publié à la fin de ce numéro.

Présentation de Christiane Durand

Y. Mariani étant malheureusement hospitalisé, Mme Christiane Durand a accepté de prendre en charge les deux interventions de la matinée. En fait, ces deux chercheurs sont attachés à l'observatoire de l'enseignement catholique français dont les objectifs sont les suivants: esprit de rénovation face à un système éducatif parfois trop rigide, observatoire pour repérer les expérimentations et les réussites, productions d'outils pour les chefs d'établissement...

Le premier a une approche sociologique, tandis que la seconde se définit comme une anthropologue chrétienne. Ce n'est pas la première fois que le SegEC et l'ASSOEC font appel à leur expertise. Leur idée centrale: nous sommes des acteurs et il nous appartient d'inventer ensemble notre enseignement.



Premier exposé

En avant-propos, elle annonce qu'elle alliera le concret à une réflexion de fond en précisant toutefois que la réalité française sur laquelle elle se fonde est peut-être différente de la nôtre. Elle invite aussi à faire un sort aux idées simples et à accepter les paradoxes.

Elle nous plonge d'abord, au travers de séquences filmées, dans le vécu de 3 jeunes, de 17 à 20 ans: ils y parlent librement d'eux-mêmes, de leurs choix d'études ou de métier, de leurs motivations et de leurs rêves. Ils évoquent leur rapport à l'école, mais aussi à la famille. Sans appartenir à la catégorie "nouveaux jeunes, nouvelle génération", ils sont cependant autres par rapport à ce que nous avons été.

Pour inciter à la nuance, en s'appuyant sur le livre de Jean-Paul Gaillard "Enfants et adolescents en mutation"¹, elle propose un fil rouge: malgré une attitude d'ouverture, il nous est difficile de sortir des boîtes standard. Les comportements des jeunes nous semblent souvent des anomalies, des bruits gênants, que nous tentons de faire rentrer dans nos boîtes. Certes, nous ne devons pas renoncer à nos finalités, mais sans oublier que ceux qui sont en face de nous ne sont pas nous-mêmes.

Yves Mariani et elle, ont, en fait, suivi et accompagné durant plusieurs années une dizaine de jeunes; ils ont constaté qu'en 4 ou 5 ans, certains avaient beaucoup changé. La leçon qu'ils en tirent: nous avons à accepter leur instabilité dynamique...

Après ces témoignages, l'oratrice aborde la réflexion de fond, à savoir les grands bouleversements liés à la construction de la personne qui affectent particulièrement les jeunes.

1. L'allongement très important de la formation de l'individu

L'entrée dans le monde du travail se fait souvent beaucoup plus tardivement et plus difficilement. Ces enfants à qui on demande de devenir grands très vite restent, paradoxalement, petits très longtemps. Le jeune a envie d'être protégé et d'être libre en même temps. Il voudrait à la fois sortir de l'école pour connaître la vraie vie et rester dans le cocon scolaire et familial où il se sent en sécurité.

2. La recherche de la "vraie vie"

Auparavant, on acceptait de faire des tâches qui n'avaient de sens qu'à l'école. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Les jeunes, contrairement à une affirmation courante, ne rechignent pas à l'effort, mais ils n'acceptent l'apprentissage que s'il a une utilité pour eux. La réflexion gratuite est difficile. L'école est ainsi interrogée sur sa manière d'apprendre: quel rapport avec la vraie vie? La voici amenée à multiplier les défis en lien avec celle-ci, à insister sur le relationnel, à revaloriser les situations authentiques de communication... et à changer ses productions: il faut qu'elles servent, surtout à d'autres personnes.

¹ Livre paru en 2012, chez ESF Editeur.

3. Le besoin d'adultes sur lesquels s'appuyer

La maturité affective est très lente, particulièrement face aux parents. Contrairement à ce que nous croyons parfois, les jeunes ont besoin de parler avec des adultes, cela les rassure. Par contre, ils demandent de la confiance et de la bienveillance, non un discours moralisateur. L'adulte se fait donc accompagnateur, tout en aidant à une distanciation face à une société efficiente qui fait de la dimension économique un référent implicite.

Christiane Durand rappelle que travailler sur les compétences à acquérir, ce n'est pas le premier but de l'école. Sa mission prioritaire, c'est d'apprendre à penser et à bien se comporter avec les autres. Placer les jeunes uniquement devant les injonctions du monde économique ne les aide pas à se construire.



4. La peur d'un choix enfermante

L'on se focalise souvent sur le projet personnel de l'élève... Or seuls 25% se dirigent vers une orientation linéaire. En fait, la détermination est progressive et lente, elle s'effectue par essais et par tâtonnements; elle est fonction des rencontres, du destin, des opportunités, et se fonde sur l'expérience. En conséquence, si, auparavant, le choix-renoncement était psychologiquement supporté, ce n'est plus le cas aujourd'hui. La palette des couleurs doit être accessible le plus longtemps possible, les jeunes craignent l'enfermement. Ils aiment sortir, aller ailleurs, changer. Pour planter sa tente sur la planète des jeunes, il faut garder à l'esprit le mot "ouverture" et axer notre pédagogie sur le parcours, multiplier les étapes, transformer le vécu en expériences, pour apprendre à le relire et à avancer dans la vie...

5. L'enfant, comme centre du monde

Selon Marcel Gauchet auquel l'intervenante fera plusieurs fois allusion, l'enfant n'est pas roi, mais il est le centre et le sens du monde. Sa place a totalement changé en 50 ans: l'on cherche, non pas à ce qu'il se contrôle, mais à ce qu'il soit bien. Cet énorme changement anthropologique est lourd à porter pour lui et est angoissant. Certes, cela lui donne du pouvoir, il en joue, mais il en souffre aussi. Il nous appartient de l'éduquer à la décentration de soi, à la prise en compte de l'autre, à la participation au collectif... par l'expérience.

6. Une identité à construire tout au long de sa vie

Notre identité n'est plus reçue: "Nous naissons pour naître à nous-mêmes", rappelle-t-elle. Dans ce contexte très différent de celui d'avant, nous sommes acculés, nous sommes sommés à nous construire comme une personne unique qui ne ressemble pas aux autres, à partir d'un donné venant de la famille, des ancêtres. Cette quête, ce développement de soi, ne se termine jamais; selon Marcel Gauchet, c'est un interminable chemin vers soi-même, source de souffrances potentielles. Précédemment, une fois marié, une fois au travail, on était au bout du chemin, tout était fini. Actuellement, rien ne dure forcément: nul n'est à l'abri d'un échec amoureux, d'une perte d'emploi. L'identité est sans cesse remise en cause, ce qui n'est pas rassurant. D'où un besoin d'être sans cesse reconnu (le regard de l'autre est indispensable pour se forger son identité) et parfois une sorte de fatigue d'être soi.

En quoi cela nous interpelle-t-il en tant qu'éducateur chrétien? Notre devoir premier est de reconnaître l'existence de l'autre, puisqu'il en doute. "Si quelqu'un ne me voit pas, je n'existe plus". Comment montrer à l'élève qu'il est unique et indispensable à la communauté? Et comment lui faire comprendre que son histoire ne prédestine pas son avenir? Nous avons à être des porteurs d'espérance: "Même si personne ne croit en toi, moi, je pense que tu as un avenir."



Second exposé

Pour rester dans l'esprit des fondateurs, nous avons à nous questionner: où sont les périphéries existentielles autour de nous? Qui sont ces enfants qui ont besoin d'être rassurés sur leur existence? Comment s'en occuper? Mais trois autres problématiques doivent encore retenir notre attention: le rapport au temps, au travail et la dérivation des âges de la vie.

1. Le rapport au temps

La conférencière nous incite à nuancer l'affirmation selon laquelle les jeunes vivent dans le présent, sont attachés au pilier de l'instant et ont du mal à se projeter, dans une vision qui ne dépasse guère le court ou le moyen terme.



Comment rejoindre ces jeunes (y compris les trentenaires) dans leur façon de vivre le temps, sans renoncer à des projets dans la durée? Il est indispensable de leur fixer des étapes et de prendre conscience que l'avenir dans sa globalité leur fait peur. Car un mot ne passe plus, celui de "définitif", ce qui n'interdit pas de rechercher la durée: en effet, cette dernière est le fruit d'une décision, choisie librement, au pas à pas. Les jeunes fonctionnent, non dans l'instant, mais dans la séquence, et, de façon pragmatique, ils se livrent à de nombreux essais, ils gardent des marges de manœuvre. Un rapport psychologique au définitif les angoisse, ce qui ne veut pas dire qu'ils le refusent et ils entretiennent une familiarité assez sereine avec l'incertain (à condition d'être entourés)

De plus, chaque instant doit avoir du sens: on doit se sentir bien, être heureux... et tout de suite, ce qui se révèle problématique. La hiérarchie des valeurs s'est donc déplacée. Selon Philippe Bacq, nous ne cherchons pas un avenir heureux, mais une suite de jours heureux. Il s'agit donc de parler aux jeunes de leur passion, de leurs rêves, mais pas de leur avenir.

2. Le rapport au travail

Voici peu, le travail avait une valeur intrinsèque ; dans le monde chrétien, l'on considérait qu'il permettait de participer avec les autres à la co-création. Aujourd'hui, le rapport au travail est assez nuancé. Il est considéré comme un outil intéressant pour mener une vie épanouie, mais ne doit pas interférer avec la vie privée. Et chacun demande aussi une prise en compte de sa personne et une marge de manoeuvre. L'on préfère, dans ce domaine, la précarité à l'absurdité: tout doit avoir du sens et tout de suite. Sinon, l'on cherche ailleurs... C'est autour de cette question du sens que doit graviter l'école catholique, une question qui se pose à tous les acteurs, à tous les moments de la vie quotidienne.

Cela postule de responsabiliser les jeunes, de les écouter en prenant en compte leur goût de l'aventure, leur refus de la monotonie, la construction permanente de leur identité, leur contestation de toute institution. Car, en tant que telle, cette dernière n'a plus autorité et même la légalité n'est pas, n'est plus, la légitimité, ce qui est inquiétant. Pour "réinstitutionnaliser" notre rapport à l'éducation, il ne s'agit pas de penser en terme de statuts et de contrats, mais de revaloriser l'idée de fonction reconnue dans un groupe. Pensons aux attitudes du Christ, qui appelle les personnes, va les chercher... Pour aider les jeunes à se construire, à oser un parcours et des étapes, responsabilisons-les en leur donnant une fonction reconnue. Celle-ci autorise un type de comportement et fonde un type de relation. Prenons l'exemple d'une petite fille qui sert de facteur dans sa classe : elle se renseigne quand elle ignore où se rendre et n'accepte pas qu'on le fasse à sa place: elle s'identifie à la fonction, a un comportement et un mode de relation adaptés. Il serait donc faux de penser qu'il existe une déperdition de la responsabilité par rapport aux générations antérieures.

3. Le brouillage généralisé des âges de la vie

Notre société est obsédée par l'éternelle jeunesse, par le refus de vieillir. A tout âge, l'on prône les mêmes comportements, les mêmes modes de vie, une vie dont on peut changer, que l'on peut refaire... Ainsi, mère et fille se retrouvent parfois devant les mêmes problèmes sentimentaux et en parlent en toute égalité... Dans une société qui ne respecte plus les stades du développement, quel intérêt cela peut-il avoir de grandir?

Un atout de l'enseignement catholique, c'est de penser et d'articuler la continuité éducative entre l'enseignement fondamental et l'enseignement secondaire. Et il lui faut réinventer des seuils et des ruptures, identifier des étapes et les ritualiser, les symboliser, pour donner envie de grandir par exemple, entre les maternelles et les primaires, la seule différence, est-ce seulement de rester assis ?



En conclusion

Notre attitude d'éducateurs, c'est d'accepter des paradoxes et la nuance. C'est être des veilleurs pour traquer les idées simples... C'est se méfier des chocs émotionnels qui ne débouchent pas sur des débats. Cela demande de nous décentrer, mais aussi de montrer par nos attitudes que la démesure n'est jamais bonne conseillère. Camus évoque "l'intransigeante exigence de la mesure". Cela implique de ne pas enfermer les jeunes dans ce qu'ils disent: leurs paroles ne concernent qu'un moment donné et leur personne ne s'y réduit pas. Laissons-leur le droit de tâtonner, voire de faire des bêtises. Dans ce cas, la sanction est là pour solder les comptes et permettre un nouveau départ.

Une question posée lors du débat

Votre regard porte sur le jeune, mais ne doit-il pas aussi se poser sur l'adulte? Le jeune n'a-t-il pas besoin d'un adulte fort, solide, sur lequel s'appuyer?

Christiane Durand

"C'est très juste... Et la bureaucratie envahit trop pour qu'on puisse s'occuper convenablement des adultes. Les enseignants doivent trouver des interlocuteurs présents en école, une autorité qui leur soit proche et se nourrir de rencontres, de visites dans tous les types d'enseignements, de moments de réflexion avant une mise en commun. Pourquoi ne pas aussi les valoriser via la création d'une "année des enseignants"... ? Eux aussi ont besoin d'être accompagnés, rassurés. Mais comment inventer de la proximité dans un temps où on n'a pas de moyens? C'est là un des multiples défis de l'école actuelle.

Anne Oger

L'entretien de Bertrand Révillion

Accompagnons les jeunes dans l'éclosion de leur foi

Jean-Marie Petitclerc

Votre vocation, c'est sur un lit d'hôpital que vous l'avez trouvée ?

J'avais, enfant, songé à devenir prêtre. Puis j'avais enfoui ce désir, pris par mon intérêt pour les études, au collège, au lycée et à Polytechnique.

J'étais également passionné par l'athlétisme. Je faisais de la compétition. Face aux exigences que l'entraînement faisait peser sur mon corps, j'aurais dû être plus vigilant quant à mon rythme de vie. Mais l'existence étudiante en plein Quartier latin avait ses séductions ! Je voulais tout : réussir de brillantes études, pratiquer l'athlétisme de haut niveau et... faire la fête !

Ce qui, malheureusement, devait arriver, arriva...

Le 6 juin 1973, lors d'une compétition, à Colombes, où je visais la qualification en championnat de France, j'ai été victime d'une grande « galère ». Pendant 18 mois, je n'ai presque pas pu marcher. J'ai enchaîné plusieurs opérations. Le doute a fini par s'insinuer : Peut-être n'allais-je jamais pouvoir remarcher. Que ferais-je de ma vie ? J'avais, jusque là, vécu une existence marquée par la réussite. Tout me souriait. Je m'apprétais à faire une belle carrière, peut-être en politique... Et puis, ces longs mois de souffrance, ce soudain arrêt dans ma « course », m'ont mis devant des questions essentielles.

Racontez-moi...

Mon échelle de valeurs s'est trouvée bouleversée. Ce qui me paraissait important avant l'accident m'a paru soudain secondaire. En relisant mon récent parcours, je me suis aussi rendu compte que j'avais plus de

goût pour mon engagement auprès des jeunes dans le scoutisme que pour les longues préparations à l'École nationale d'administration (Ena) que je m'imposais.

Un jour, par hasard - mais n'y-a-t-il vraiment que du hasard dans la vie spirituelle ? - je suis tombé sur une biographie de Don Bosco. Il était prêtre... Et revenaient en moi les souvenirs de ma vocation d'enfant. Il était éducateur... J'aimais beaucoup mon rôle de chef scout. Don Bosco avait aussi une dimension politique : il s'intéressait aux questions de prévention de la délinquance. Ce prêtre italien était une sorte de synthèse de mes différentes aspirations ! C'est effectivement sur mon lit d'hôpital que j'ai décidé de réorienter ma vie et d'inscrire mes pas dans les siens.

Est-ce alors que vous avez renoncé à vos études brillantes et à la carrière qui se profilait ?

J'ai terminé Polytechnique, j'ai renoncé à l'Ena, et je suis allé frapper à la porte des Salésiens, congrégation fondée par Don Bosco en 1859, dont le charisme est de vivre en proximité avec les jeunes, par le biais des écoles mais aussi dans les quartiers sensibles. Je suis devenu prêtre et éducateur. J'anime aujourd'hui l'association Valdocco (du nom du faubourg de Turin où Don Bosco organisa ses premières actions en direction des jeunes, ndlr), engagée dans la prévention, à Argenteuil, près de Paris, dans l'agglomération Lyonnaise et à Nice.

Plus de 30 années d'un engagement très fort...

Oui ? Au fil des ans, sont apparues des difficultés nouvelles pour les jeunes, la ghettoïsation des banlieues, la crise, le chômage. Avec d'autres, je me suis beaucoup investi dans leur accompagnement, sur le terrain et dans l'analyse des phénomènes psychologiques et sociaux spécifiques à la jeunesse, cherchant à élaborer des stratégies de prévention. J'ai beaucoup couru, avec joie et passion, parfois en oubliant de prendre soin de moi.

Que voulez-vous dire ?

Mobilisé par tant d'urgences, de sollicitations, j'ai sans doute, comme à l'époque de ma vie étudiante, trop tiré sur la corde. En 2012, alors que j'étais en plein préparatifs de la rentrée, une insuffisance cardiaque à nécessité une hospitalisation d'urgence. S'est rejouée, à 40 ans de distance, la même scène : je suis passé d'une intense activité à l'immobilisation sur un lit d'hôpital.

L'actif contraint de s'arrêter...

On peut penser que je suis un hyperactif, alors qu'en fait, je suis un contemplatif contrarié ! J'aime plonger dans le silence. J'aime « ruminer » la parole de Dieu. Je crois qu'il est impossible d'agir sans commencer par prier. Don Bosco agissait en homme de prière, et il priait en homme d'action.

Qu'entendez-vous par « agir en homme de prière » ?

Entrer dans l'action en se disant qu'on est au service de la construction, non pas de sa carrière, mais du Royaume, que c'est l'Esprit qui nous guide. Il y a, je crois, une manière spirituelle de se donner totalement dans l'action sans perdre de vue que ce n'est pas nous qui agissons seuls mais, comme le dit saint Paul, que le Christ agit à travers nous.

Comment se faire « passeur d'espérance » auprès des jeunes en difficultés ?

Ce dont ces jeunes ont avant tout besoin, c'est d'adultes qui croient en eux. Il ne faut jamais les cataloguer à partir de leur comportement. On doit se dire qu'en chacun, il y a une graine d'amour et de tendresse qui ne demande qu'à se développer. L'urgence est d'essayer de les rejoindre malgré le « blindage » où ils s'enferment et se cachent. Chaque jeune est porteur d'un trésor, et s'il ne le sait pas, c'est à nous de le lui révéler !

Être « passeur d'espérance », c'est d'abord être révélateur de talent. Lorsque l'Évangile nous demande d'être « sel » et « lumière », il nous appelle à faire émerger la saveur et la beauté de l'autre. Il y a toujours corrélation entre agressivité et mésestime de soi.

L'urgence, pour ces jeunes, est de croiser de « vrais » adultes...

... Des adultes qui savent leur dire : « j'ai besoin de toi », comme le Christ dit à ses disciples : « j'ai besoin de vous pour construire le Royaume ». Certains jeunes se vivent comme des « problèmes » pour les autres et notamment pour leurs parents, plutôt que comme des chances. Que les adultes osent leur dire qu'ils ont du prix à leurs yeux !

Nombre de parents estiment qu'éduquer devient une « mission impossible »...

Une récente enquête menée auprès des adolescents montre que, pour eux, les personnes les plus importantes restent les parents, que ce sont eux qui les aident et sur qui ils comptent le plus ! Lorsqu'on interroge les parents, ils sont effectivement une majorité à estimer que le dialogue avec les jeunes est difficile, qu'ils ont le sentiment d'échouer avec leurs enfants. Etrange différence de perception ! Les adultes et les adolescents ne vivent pas les séquences de la vie familiale de la même manière. L'ado va claquer la porte, remettre violemment en cause les adultes ; et le lendemain matin, il aura tout oublié ou presque. Alors que les parents vont ruminer sur les raisons de l'altercation, se remettre en cause. Nombre de parents doutent de leur capacité à transmettre. On leur fait croire qu'ils ne savent pas s'y prendre ! Mais, hormis les jeunes soumis à un contact à risque, les adolescents vont globalement beaucoup mieux que ce qu'estiment leurs parents !

Les parents chrétiens - mais aussi les grands-parents ! - portent aujourd'hui une souffrance : celle de ne pas arriver à transmettre la foi...

C'est vrai. La question n'est pas tellement : « Nos enfants ne vont plus à la messe », mais, plus cruciale : « Nos enfants semblent ne pas éprouver une soif spirituelle. » Dans l'Evangile, le texte qui parle le mieux de la transmission est la parabole du semeur (Matthieu XIII, 1-23). En matière d'éducation, il y a une part de transmission : le jeune doit « prendre racine » dans l'héritage familial, culturel et religieux dans lequel il est élevé. Mais proposer la foi à ses enfants, c'est aussi accompagner une éclosion vers une nouveauté qui pourra nous surprendre. Les jeunes ne vont pas croire de la même manière que nous. Laissons-les inventer.

Votre conviction, c'est que la soif spirituelle demeure chez les jeunes...

Je n'en doute pas un instant ! On les dit englués dans le matérialisme, mais cela n'est pas vrai. Les jeunes peuvent rejeter l'éducation religieuse, les manières de croire et de pratiquer de leurs parents ; mais cela ne signifie pas qu'ils cessent de se poser les grandes questions existentielles. Lorsqu'un jeune meurt et que je célèbre ses obsèques, tous les copains sont là. Pas plus que les générations précédentes, ils n'échappent aux interrogations fondamentales. Je constate même chez eux un renouveau du questionnement spirituel. Ils picorent dans l'héritage transmis mais cherchent aussi des chemins nouveaux, une autre manière de croire.

Par exemple ?

Leur démarche spirituelle peut passer par des engagements dans la solidarité. Ils ne vont pas aller à la messe, mais vont être capable de rester de long moments en silence à Taizé ou ailleurs. Les parents s'inquiètent trop : ils doivent accepter une forme de dessaisissement, renoncer à être à la fois semeurs et récolteurs ! Il importe aussi que l'Eglise n'ait pas trop les yeux dans le rétroviseur mais accueille généreusement les manières nouvelles de croire qu'ont les jeunes, qu'elle se laisse déplacer, surprendre par eux. La moisson lève, mais souvent autrement qu'on l'imaginait !

Le rôle des parents n'est-il pas d'être simplement témoin ?

Ce que les jeunes attendent de leurs parents, c'est qu'ils soient crédibles ! Que la foi qu'ils professent le dimanche à l'église soit cohérente avec la vie qu'ils mènent. Que signifie la participation à la messe, si les adultes passent la semaine à vivre des relations conjugales et familiales tendues, à se replier dans l'égoïsme, à faire des choix financiers et professionnels en contradiction flagrante avec l'Evangile ? Les jeunes nous regardent vivre.

L'éducation chrétienne féconde...

Est celle qui transmet des questions et non pas d'abord des réponses ! Jésus éveillait chez ses disciples l'art du questionnement sur le sens et c'est ainsi qu'il les mettait en route. Soyons des jardiniers du questionnement intérieur, de l'interrogation spirituelle auprès des jeunes que Dieu nous confie.

* * * * *

Merci aux élèves de l'IET Notre-Dame de Charleroi ainsi qu'à Monsieur René Vanovervelt pour les photos.